

qu'un exemple comme ça fasse grand bien. On s'habitue bien plus vite à ces choses-là, et elles font plus d'effet quand on y pense que quand on les voit. Voyons, petit Toine, as-tu eu bien peur de tout ça ?

*Petit Toine.*—Oh non, monsieur Bonsens. D'abord il y avait tant de monde qui me poussait, qui m'écrasait, qui me marchait sur les pieds, que je ne pouvais pas voir grand chose. Mais papa m'a pris sur ses épaules et j'ai tout vu. Ce qu'il y avait de plus terrible, c'est quand on a entendu la cloche de la prison. Mais après ça, c'était bien beau. Les prêtres, et puis les bonnes religieuses..... Mais Barreau, c'est un homme comme un autre. Quand il a tombé, il n'a pas fait un cri. En revenant, nous avons arrêté chez Jérémie du chemin de Chambly. Son petit garçon pleurait, parce que son père n'avait pas voulu le laisser aller voir l'exécution ; alors je suis allé dans la grange, et pour lui montrer comme ça se faisait, j'ai pendu un chat. Mais il a gigoté, c'est terrible.

*Bonsens.*—Et avant cela, petit Toine, avais-tu pendu un chat ?

*Petit Toine.*—Oh ! non ; ça m'aurait fait trop de peine.

*Bonsens.*—Voyez-vous. Androche, l'effet de cet exemple ?

*Androche.*—Seriez-vous contre la peine de mort, M. Bonsens ? Il n'y a que les rouges qui.....

*Bonsens.*—Tant que la loi sera telle qu'elle est, il faudra bien l'exécuter ; mais je crois qu'il viendra un temps où tout le monde sera d'accord sur l'inutilité et la cruauté de cette punition. Le commandement de Dieu est bien clair et bien net. Il dit : *tu ne tueras point.* Il ne dit pas : tu tueras un homme qui a fait un faux ; on a pendu pour cela. Il ne dit pas : tu tueras un homme qui a volé un mouton ; on a pendu pour cela. Il ne dit pas : tu tueras celui qui en aura tué un autre, et il n'a pas même tué Cain qui avait tué son frère. Il a voulu lui laisser le temps de voir combien son crime avait été grand. Mais pour tout comprendre, il faut du temps et si nous ne voyons pas cela, ceux qui viendront après nous penseront que nous étions bien sévères.

*François.*—Seriez-vous contre la peine de mort, monsieur Bonsens ? On dit que les gazettes à bons principes sont pour, et les autres contre.

*Bonsens.*—Tenez, mes amis, je vais

vous dire franchement ce que je pense là-dessus. D'abord, il n'y a pas dans notre pays, heureusement, assez de meurtriers pour qu'il vaille beaucoup la peine de se tourmenter, de se quereller, de se vouer les uns les autres à l'enfer pour la punition à leur infliger. Il me semble qu'on pourrait s'occuper un peu plus du sort des honnêtes gens, et laisser celui de mal-fauteurs pour une époque plus favorable. Il y a des grands pays qui s'occupent de cette question d'une manière pratique. Quand ils auront fait une assez longue expérience de la chose, nous pourrions les imiter sans courir le risque terrible d'avoir peut-être à ré-infliger la peine capitale après l'avoir abolie. Chaque chose à son temps ; et avec les progrès de l'esprit humain et des idées véritablement chrétiennes, on finit par regarder comme tout naturel ce qui plus tôt eût été considéré comme monstrueux.

*Quenoche.*—Vous avez qu'à voir ! En voilà des idées croches ! avec votre permission, vous me permettez de ne pas croire ça. Ce qui est juste est toujours juste ; sans ça, comment saurait-on quand une chose est juste ou injuste ?

*Bonsens.*—Ce que tu dis-là, Quenoche mon ami, n'est pas bête du tout. Je vais tâcher de te faire comprendre la chose comme je la comprends moi-même, et cela tout simplement en te disant ce que l'on faisait il n'y a pas encore bien longtemps. Quand un homme était accusé d'un crime, on le mettait à la torture pour le lui faire avouer. Cela s'est fait en France il n'y a pas plus de cent ans.

*Jean-Claude.*—Et que lui faisait-on pour cela ? Je suppose qu'on lui demandait toutes sortes de choses pour l'embarrasser, pour l'entortiller, et qu'on appelait ça le torturer de questions ?

*Bonsens.*—Oh ! ce n'était pas si doux que cela. Tu vas voir. On emmenait l'accusé dans une cave noire et profonde où il y avait des crochets, des cordes, des poulies, des marteaux, des forges pour faire rougir des pinces, pour faire fondre du plomb.

*François.*—Et pourquoi faire, toutes ces mécaniques-là ?

*Bonsens.*—Attends un peu. Il y avait une table où s'asseyaient un greffier et plusieurs juges, tous gens qui, sans doute, étaient persuadés, que ce qu'ils allaient faire était parfaitement juste, puis qu'ils étaient officier de justice. Ils mandaient à l'accusé d'une manière so-